

PARIS
Rue Saint-Georges, 43
RÉDACTION

LE FIGARO
Chronique du COUSIN PONS
Art et Bibelots

L'ART

DANS LES

DEUX MONDES

Journal Hebdomadaire Illustré paraissant le Samedi.

NEW-YORK
315, Fifth Avenue

Adresse Télégraphique:
YVELING-PARIS
TÉLÉPHONE

ABONNEMENT:
FRANCE & COLONIES
UN AN, 20 Francs
SIX MOIS, 11 —
TROIS MOIS, 6 —
Prix des annonces : 2.50 la ligne.

Directeur-Gérant : YVELING RAMBAUD
Principaux Collaborateurs : PAUL ARÈNE; ÉMILE BERGERAT; R. DE BONNIÈRES;
ALPHONSE DAUDET; ARMAND DAYOT; MARCELIN DESBOUTIN; L. DE
FOURCAUD; EDMOND DE GONCOURT; GUSTAVE GEFFROY; C^{te} DE KÉRATRY;
MAETERLINCK; PAUL MANTZ; ROGER MARX; OCTAVE MIRBEAU; GEO
NICOLET; A. SILVESTRE; T. DE WYZEWA; CH. YRIARTE; E. ZOLA.

ABONNEMENT:
ÉTRANGER (UN AN)
UNION POSTALE, . . . 25 Francs,
ENGLAND, £ 1. »
UNITED STATES, . . . \$ 5. »
Prix des annonces : 2.50 la ligne.

SOMMAIRE :

TEXTE : Causerie, par SAINT-RÉMY. — M^{me} Berthe Morizot, par T. DE WYZEWA. — Le Cercle des Indépendants, par GEORGES LECOMTE. — L'art de l'illustration, par EDMOND COUSTURIER. — La Flore et la Faune dans les arts japonais et chinois. — Exposition de Chicago. — Nos Correspondants : Russie, Norvège, Allemagne, Amérique. — Echos. — La Musique, par L. DE FOURCAUD. — Théâtres et Concerts. — Les Académies. — Nécrologie. — Bibliographie. — Expositions et Ventes. — Finances.

GRAVURES : Dessins inédits de M^{me} BERTHE MORIZOT.



L'après un dessin inédit de M^{me} BERTHE MORIZOT.

CAUSERIE

Au moment où paraîtront ces lignes, le marteau du commissaire-priseur retentira encore dans les galeries Durand-Ruel, où se terminera, après six jours de vacation, la vente des objets du Japon de la collection Burty, dont j'ai eu l'occasion d'entretenir ici nos lecteurs.

Le succès prévu par le Cousin Pons du *Figaro*, prévu par nous dans *l'Art dans les Deux Mondes*, a encore dépassé, on peut le dire aujourd'hui, toutes les espérances.

Pour notre part, comme pour la veuve de notre regretté confrère, nous en sommes enchanté.

En effet, ce n'est pas sans une certaine satisfaction que nous voyons ces merveilleux mille et un riens auxquels nous attachons depuis si longtemps tant de prix et qu'autrefois dédaignait la masse, prendre une éclatante revanche du délaissement dans lequel on les avait laissés, et forcer les portes des plus belles collections.

Nous retirons encore de cet événement artistique un autre enseignement. Le local même où il s'est produit en est la cause. Je m'explique.

La vente Burty, abandonnant les vieux errements, s'est faite dans une galerie privée.

M. Bing a suivi en cela un exemple donné par quelques experts qui, d'accord avec les intéressés et les commissaires-priseurs, ont décidé d'abandonner, dans certains cas, cet affreux Hôtel des Ventes où, tous les jours, à côté d'objets rares ou précieux, de peintures de valeur, sont accrochés, dans le désordre d'une halle aux chiffons, tout l'appareil loqueteux des rideaux fanés, des meubles pisseux d'où le crin s'échappe, de garde-robes vendues après décès, viraux ou moraux, de tout cet ensemble enfin constitutif des misères humaines; sans compter les clients de ce forum de la détroque et du mobilier d'occasion, individus pressés, jouant du coude, parlant gras, encombrant des tables où ils n'ont que faire, curieux de mauvais aloi, suivant d'un sourire mauvais l'effondrement de tel ou tel personnage, homme ou femme, dont la vie vient échouer à l'affiche portant ces mots : « Vente par autorité de justice. »

Et M. Bing, comme ses prédécesseurs, a très bien fait de remonter le courant.

Lorsqu'une vente a quelque importance, pourquoi ne pas installer l'exposition et plus tard le bureau des enchères dans des galeries comme celles de MM. Georges Petit, Durand-Ruel, Sedelmeyer. Les curieux n'en sont point exclus et les amateurs se retrouvent plus facilement entre eux.

MM. les commissaires-priseurs, j'en suis assuré, n'y mettraient point obstacle.

★

Dans le nombreux courrier américain que le Journal reçoit chaque semaine, nos lecteurs n'ont pas été sans remarquer la fréquence des expositions auxquelles les grands clubs des États-Unis donnent l'hospitalité.

En cela, les Américains, pour si nouveaux qu'ils soient dans les choses de l'art, ont encore trouvé le moyen de nous dépasser, comme ils l'ont fait dans certaines manifestations d'industrie.

En France, et surtout à Paris, les expositions dans les cercles sont fort rares.

Pour ce qu'elles donnent en général, nos regrets sont minimes. En effet, tout le monde sait que les cercles comme le cercle Volney, comme le cercle de l'*Epatant*, installent tous les ans une unique exposition de peinture à laquelle prennent part les seuls membres de la maison.

Or, pour quelques-uns, peintres de profession et qui jouent le rôle de chaperon dans ces réunions de toiles qu'on a baptisées du nom de *Petits Salons*, combien d'amateurs désolants, combien de nullités stupéfiantes!

Deux expositions par an dans les Cercles de Paris, et c'est tout.

En Amérique, il en est autrement. Prenons, par exemple, l'*Union League Club*, de New-York. Ce cercle, tous les mois, ouvre ses galeries à une exposition différente : tantôt, c'est l'œuvre d'un seul maître moderne, tantôt la réunion d'une école ou bien encore des objets d'art, des bronzes, des tapisseries.

Chaque exposition dure un mois, et ce sont les plus riches collectionneurs de la Cité qui envoient là le meilleur de leurs galeries.

Des invitations nombreuses sont adressées.

Cette propagande en faveur du beau finit par former le goût de la masse, et c'est en partie grâce à ces sortes de réunions artistiques qu'on voit l'argent américain mieux guidé, plus sainement inspiré, s'adresser rationnellement aux grandes productions de l'art.

Je n'ai point ici l'intention de raconter par le menu l'économie et le tempérament des nombreux cercles des États-Unis; mais il en est un, cependant, qu'à titre de curiosité, je ne saurais taire, je veux parler du *Grolier-Club*.

Le nom seul est déjà une leçon pour nous. Le grand maître de la reliure, le merveilleux artiste qui donna au cuir une ornementation si prestigieuse, si variée, d'un goût personnel et pur, n'a son nom répété chez nous que dans les catalogues de quelques bibliothèques ou de quelques collections privées.

MM. les Américains en ont fait une vedette.

C'est dans ce club qu'on expose les plus belles reliures du monde. Bien des Parisiens seraient étonnés s'ils apprenaient que les plus curieux et riches spécimens, en même temps que les plus nombreux, de l'art de Grolier, sont maintenant aux États-Unis.

Dans ce même *Grolier-Club*, on expose aussi des eaux-fortes rares, comme par exemple la série la plus complète qui soit de Rembrandt; tout l'œuvre de Turner ou de maîtres de premier ordre.

Pourquoi donc nos cercles parisiens n'ouvriraient-ils pas leurs portes à d'autres expositions qu'à celles des peintres amateurs?

Les membres des cercles sont, en général, gens fortunés ayant des relations nombreuses dans le monde où l'on collectionne. Qui les empêcherait, non pas tous les mois, mais trois ou quatre fois par an, au profit d'une œuvre charitable quelconque, d'installer des expositions diverses?

Les amateurs ne se feraient point faute de prêter tout ou partie de leurs collections, les curieux y trouveraient leur compte, — et l'argent que les pauvres en récolteraient vaudrait bien celui de l'impôt sur le jeu.

★

Voici un complément de renseignements sur la collection du regretté M. Kums, dont *l'Art dans les Deux Mondes* a annoncé la mort il y a quelques semaines.

Pour se conformer aux désirs du défunt, l'hôtel Kums, ancien hôtel des comtes d'Oultremont, un des plus beaux et des plus luxueux d'Anvers, va être rétabli tel qu'il était au commencement du siècle.

On doit y adjoindre la maison voisine qui, autrefois, en faisait partie, pour y installer toutes les collections qui sont aujourd'hui disséminées à tous les étages de l'habitation.

C'est ainsi qu'on va installer les magnifiques salles du rez-de-chaussée des deux immeubles n'en formant plus qu'un seul, en un musée remarquable. Nous en avons, du reste, déjà indiqué les principales richesses, auxquelles il convient d'ajouter un salon Louis XV vraiment hors pair et une série de quatre tapisseries des Gobelins de la même époque qui forment un ensemble princier.

C'est sous la direction intelligente de M^{lle} Kums, dont le haut goût va présider à cette artistique installation, que le remaniement de la collection de son père va être opéré.

Là encore les pauvres ont leurs droits réservés; car la collection Kums sera ouverte moyennant une rétribution au profit des indigents d'Anvers.

SAINT-REMY.

Lire dans le *Figaro* du mercredi notre chronique hebdomadaire : ART & BIBELOTS, signée LE COUSIN PONS.

M^{me} Berthe Morizot

Les femmes peintres ne manquent pas dans l'histoire de l'art : mais ce qui y manque tout à fait, c'est proprement la peinture de femme, une peinture exprimant l'aspect particulier que doivent offrir les choses à des yeux et à un esprit féminins. Il n'est pas douteux, pourtant, que cet aspect est très particulier, qu'il est en outre délicieux, à condition qu'on le prenne pour ce qu'il est, et qu'il aurait pleinement le droit d'être traduit sous une forme artistique. On peut bien soutenir que les femmes n'ont pas une façon à elles de penser ou de sentir, et qu'ainsi la littérature ou la musique ne sont point de leur fait ; mais à coup sûr elles savent voir, et ce qu'elles voient est tout différent de ce que nous voyons, et l'art qu'elles mettent dans leurs gestes, dans leurs toilettes, dans la décoration de ce qui les entoure, suffit à donner l'idée de l'instinctif génie plastique qui réside en chacune d'elles. Le malheur est qu'elles ne savent point reconnaître ce génie, le comprendre, l'apprécier et le cultiver autant qu'il conviendrait.

Quelques-unes cependant, jadis, ont essayé de faire une peinture féminine. Les pastels de la Rosalba Carriera et les portraits de M^{me} Vigée-Lebrun, qui n'ont d'ailleurs, ni les uns ni les autres, aucune des qualités d'une œuvre d'art, expression, dessin ou couleur n'en sont pas moins imprégnés d'un charme spécial, assez fort pour les empêcher d'être perdus dans la foule des non-valeurs de la peinture. C'est qu'ils traduisent, malgré tout, une vision du monde que nous sentons très distincte de la nôtre, plus légère, plus flottante, plus douce, telle, à peu près, qu'elle doit exister dans les yeux d'une femme.

Cette vision artistique, ni la Rosalba, ni M^{me} Vigée-Lebrun n'ont su, malheureusement, la traduire avec art : du moins elles ont eu le mérite de la respecter et de ne point la tenir pour indigne d'être traduite. La plupart des autres femmes peintres, au contraire, paraissent n'avoir eu que du mépris pour leur vision de femmes : elles ont tout fait pour l'effacer de leurs yeux, et si leurs œuvres ont toujours l'air d'avoir été peintes par elles, on dirait toujours que ce sont leurs maris qui se sont chargés d'en voir les sujets. Plusieurs sont même parvenues à s'assimiler très heureusement nos habitudes de vision : elles savent à merveille tous les secrets du dessin et de la couleur ; et on serait tenté de les considérer comme des artistes, n'était une fâcheuse impression d'artifice et de mensonge qu'on éprouve toujours devant leur peinture. Quelque chose y sonne faux, quoi qu'elles fassent. On sent qu'il ne leur est pas naturel de voir le monde tel qu'elles le peignent, et qu'elles ont mis leur très habile main au service des yeux d'autrui. N'est-ce pas une impression analogue que nous font éprouver ces œuvres cependant si parfaites des peintres japonais contem-

porains, qui ont cru devoir accommoder leur vision aux lois, pour eux toutes nouvelles, de notre perspective occidentale ?

D'avoir consenti à regarder les choses avec ses propres yeux, c'est le premier mérite de M^{me} Berthe Morizot. Chacune de ses œuvres nous offre le même charme indéfinissable que nous offrent, avec leurs défauts, les portraits de la Rosalba et de M^{me} Vigée-Lebrun. On y découvre un monde qui n'est pas celui que nous voyons ; et de même que les portraits de la Rosalba et ceux de M^{me} Vigée-Lebrun, les œuvres de

M^{me} Berthe Morizot laissent apercevoir du premier coup une originale vision toute féminine.

Mais M^{me} Morizot ne s'est point contentée de voir avec des yeux de femme les choses qu'elle peignait ; elle a su encore adapter à sa vision personnelle les plus parfaits moyens qui seyaient à la rendre ; de sorte qu'elle a créé un art très homogène, très complet, constitué de toutes les qualités qui doivent constituer un art, et, de plus, absolument exquis. Oui, les œuvres de M^{me} Morizot sont, dans leur genre particulier, la perfection même ; rien n'y détonne, rien n'y manque de ce qui peut revêtir de la plus noble valeur artistique les délicates sensations d'une femme. La peinture contemporaine compte bien un ou deux maîtres dont l'art est d'une beauté plus haute, ou pousse plus avant l'expression de la vie ; mais, pour être d'un degré inférieur, l'art de M^{me} Morizot est le seul qui réalise son idéal avec une harmonieuse plénitude.

★

L'excellence de cet art provient, je crois, en partie du bienheureux hasard qui, naguère, a donné Édouard Manet pour professeur à madame Morizot, et l'a ainsi d'emblée rattachée au

mouvement impressionniste. Et je crois en vérité que la méthode impressionniste était spécialement prédestinée à former le talent de M^{me} Morizot : c'était, par essence, la méthode qui convenait pour amener enfin l'avènement d'une peinture féminine.

Tout, dans l'impressionnisme, semblait tendre à cette fin. L'usage exclusif des tons clairs s'accordait avec ces caractères de légèreté, de fraîche clarté, d'élégance un peu facile, qui constituent les traits essentiels de la vision d'une femme. Et bien davantage encore que le procédé, c'était le principe de l'impressionnisme qui devait contribuer à en faire une méthode d'art féminin. C'est en effet le propre de la femme de ne point s'occuper des rapports intimes des choses, d'apercevoir l'univers comme une gracieuse et mobile surface infiniment nuancée, et de laisser se succéder en soi, comme dans un théâtre de féerie, un adorable cortège de passagères impressions. Seule une femme avait le droit de pratiquer dans sa rigueur le système impressionniste : elle seule pouvait limiter son effort à traduire



D'après un dessin inédit de M^{me} BERTHE MORIZOT

ses impressions, ses impressions ayant coutume de se suffire à elles-mêmes, et rachetant ce qu'elles avaient de superficiel par un charme incomparable de fine grâce et de douceur.

Aussi bien, parmi tous les peintres de l'école impressionniste, M^{me} Morizot est-elle la seule qui, au début, se soit maintenue sans exagération d'aucune sorte dans les principes de l'école; elle est aujourd'hui la seule qui leur soit restée fidèle. Rien n'est curieux comme de comparer ses peintures d'autrefois avec celles que tentait au même moment son professeur Manet, l'homme certes le moins fait pour la pratique de l'impressionnisme, étant de tous les maîtres contemporains le plus pareil aux vieux maîtres, le plus rigoureux, le plus réfléchi, le plus épris de l'intime beauté des chairs, qu'il faut désirer longtemps pour qu'enfin elle se révèle. Sous l'apparent caractère d'esquisse des peintures de Manet, on sent le travail acharné, les luttes de tous instants avec la nature, et vingt nobles qualités artistiques que l'on aimerait seulement à ne pas voir entravées par l'impossible désir de fixer l'impression d'un coup d'œil. Chez M^{me} Morizot, au contraire, c'est l'impression qui s'épanouit, aisée et parfaite, traduite par les moyens les plus sûrs et les plus délicats. Mais une impression si originale, si vive, si légère, si fraîche et si naturelle, que l'on ne songe en vérité jamais à demander autre chose, et dont le charme de jour en jour se fait sentir plus intense, comme ces parfums qui, à mesure qu'ils imprègnent les objets, dégagent une odeur plus vive et plus nuancée.

★

Je ne crois pas après cela que, sauf ce bienheureux respect de l'impression et aussi toutes les traditions de la plus belle dignité artistique, M^{me} Morizot ait rien appris à l'école de Manet. Il me semble que, si elle a eu un maître, ce doit avoir été plutôt parmi les peintres du XVIII^e siècle, le seul âge où quelque chose soit entré dans l'art de l'élégance et de la délicatesse des sensations féminines. Lancret, Fragonard, Latour doivent l'avoir de tout temps attirée, mais surtout François Boucher, dont je retrouve chez elle le fin modelé lumineux des chairs, le moelleux dessin, et ces jolis mouvements d'une coquetterie si discrète.

Mais, en vérité, M^{me} Morizot n'a eu d'autres maîtres que ses yeux; elle avait conscience de voir les choses d'une façon toute à elle, et c'est à exprimer sa façon de les voir qu'elle s'est toujours occupée.

Le monde est pour elle un élégant spectacle où n'ont de place laideurs ni amertumes: une harmonie de nuances claires, des formes légères et mobiles, c'est l'unique objet de ses peintures, de ses pastels et de ses dessins. Les figures y paraissent des ombres, mais des ombres si gracieuses et d'une expression si intime que personne ne s'avise de regretter le relief et la vie qui leur manquent. Encore la seule vie qui manque aux figures de M^{me} Morizot, est-ce la vie matérielle et physique; car il n'y a guère de figures où l'âme soit plus entièrement traduite, et toujours c'est une âme adorable, à la fois ingénue et subtile, souriante et mélancolique, une âme de petite princesse des environs de Paris. Parmi les musiciens de la peinture, M^{me} Morizot tient aujourd'hui la première place: ses ouvrages suggèrent une gamme indéfiniment variée de sentiments féminins, et personne ne sait comme elle adapter à l'expression d'une figure un ensemble approprié de lignes et de couleurs.

Ces précieuses qualités, elle les a laissées voir depuis les œuvres de son début: dans les premières expositions impressionnistes où elle a pris part, c'est elle qui donnait la note la plus agréable, et déjà elle y paraissait une artiste parfaite. Ses compagnons d'alors sont depuis devenus plus fameux; mais aucun d'eux, peut-être, n'a exercé au dehors une influence plus vive. Tous ces peintres qui, aujourd'hui, remplissent nos deux salons de peintures claires, ce n'est point de Manet, ni de M. Monet, ni de M. Renoir, c'est de M^{me} Morizot qu'ils ont voulu s'inspirer. Son charme leur a paru plus simple, plus naturel, plus facile à saisir. Et ils ont fait ce qu'ils ont pu pour se l'approprier, sans

comprendre qu'il était le subtil produit d'une vision dont leurs yeux n'étaient point capables.

Mais si elle a montré, dès l'abord, les qualités essentielles de son tempérament d'artiste, M^{me} Morizot n'a point cessé de vouloir donner à ces qualités une forme plus pure. Les dernières peintures qu'elle a exposées, tout en restant fidèles pour le fond au principe de l'impressionnisme, diffèrent profondément de ses œuvres d'autrefois: les harmonies de couleurs y sont plus douces, les figures se fondent mieux dans le décor; le dessin est plus ferme; et l'on sent une préoccupation croissante d'obtenir l'effet par les moyens les plus simples. Peut-être même arrive-t-il aujourd'hui à M^{me} Morizot de rêver un art plus viril que son art de naguère; je crains que parfois elle ne s'inquiète trop de donner à ses figures le relief et l'énergie qu'elle admire aux œuvres des maîtres. Mais ces maîtres étaient des hommes, et il n'y en a pas un qui, avec tout son génie, n'eût envié à M^{me} Morizot la tendre légèreté de ses impressions féminines. Cette légèreté tendre, d'ailleurs, n'exclut point la précision du dessin ni la forte sobriété de la couleur: et M^{me} Morizot l'a



prouvé une fois de plus dans une récente série de dessins aux trois couleurs, parmi lesquels nous avons choisi les images qui illustrent ces notes. Chacun de ces dessins est en vérité un chef-d'œuvre; jamais on n'a rendu avec une telle justesse les petits mouvements des jeunes filles, ni produit à moins de frais un effet aussi charmant. Ce sont toujours des impressions; mais les impressions de l'œil le mieux doué pour les percevoir, le plus fin, le plus sûr et le plus exercé. Comme cet art laisse loin derrière lui les gracieux enfantillages des illustrateurs anglais; comme on y sent, avec une délicatesse native infiniment supérieure, l'absence encore de toute affectation, la parfaite sincérité d'une vision d'artiste!

M^{me} Morizot, cependant, continue à n'être point célèbre. A peine si le public connaît son nom; et son art, qui au mérite de l'originalité et à celui d'une extrême perfection technique, joint encore le rare mérite d'être un enchantement pour les yeux, cet art doux et fort, n'est toujours apprécié que d'un petit nombre de curieux, tandis que le public en admire, en tous pays, les grossières imitations. Aussi bien ce n'est point aux hommes, ni même aux femmes de notre temps que s'adresse l'art de M^{me} Morizot. Nul n'en peut sentir toute la beauté, s'il ne comprend d'instinct qu'il y a une élégance supérieure à celle des modes anglaises, que la discrétion est une qualité en art comme en toute chose et que l'excentricité n'est point une condition obligée de l'originalité.

T. DE WYZEWA.

LE SALON DES INDÉPENDANTS

« La Société des Artistes Indépendants, basée sur la suppression du jury, a pour but de permettre aux peintres de présenter librement leurs toiles au jugement du public. »

Ce but a sa noblesse. Malheureusement, la plupart des membres de l'Association mettent à profit cette liberté pour exposer des œuvres qui diffèrent de celles accrochées aux cimaises officielles, non par la bravoure des tendances, la sincérité de la vision ou la nouveauté des techniques, mais simplement par des inhabilités et des fautes trop évidentes. L'imperfection du métier rend plus sensibles les tares de cette peinture tout aussi conventionnelle que l'autre, et l'on rit ici tandis qu'on se pâme là-bas. Au fond, c'est le même art, avec une différence de degré dans l'adresse. Ces étalages licencieux ne sauraient donc prétendre à nous intéresser autrement que par l'instructive exagération des procédés que nous réprouvons. Ces grossissements maladroits des erreurs habituelles nous permettent d'analyser très minutieusement nos haines.

Mais, dans les ténèbres de cette peinture soumise, soudain apparaît l'audace d'un libre effort : l'exposition des peintres néo-impressionnistes.

Après une hâtive promenade dans les premières salles, dont l'obscurité çà et là se paillète de la grâce d'un *Serret* ou du sourd éclat d'un *Casas*, c'est une joie que parvenir au seuil du Salon impressionniste, si prestigieusement lumineux des rayons que réfléchissent ses toiles. C'est une diffusion de vibrantes clartés, un chant d'aurore.

Sans qu'on puisse détailler ses impressions, déjà on est saisi par l'incontestable résultat des techniques impressionnistes, puisque ce dernier salon, qui est dans les mêmes conditions d'éclairage que tous les autres, paraît sensiblement plus clair.

Depuis que, devant la gloire définitive des premiers impressionnistes, les railleries des plaisantins se sont tues, c'est à leurs successeurs qu'on s'en prend, à ceux qui, développant logiquement leurs efforts, tentent, sans y parvenir toujours, de reproduire avec une fidélité absolue, les aspects essentiels de la nature, ses colorations et ses lumières, en répartissant les tons selon de précises lois scientifiques et en divisant d'une manière complète et rigoureuse.

Quelques malencontreux tableaux, exécutés d'après cette technique, s'accrochent çà et là comme pour montrer qu'il n'est pas aisé de faire bien dans cet art sincère, que le métier méthodique n'annule ni la vision, ni la personnalité, ainsi qu'on l'a prétendu, et ne dispense pas d'avoir du talent. Ces toiles, sans intérêt, sans clarté même, bien que théoriquement une certaine luminosité doive résulter de la division du ton, servent de point de comparaison pour apprécier la savante exécution et la vision personnelle d'autres artistes. L'œil expérimenté perçoit vite ces différences.

M. *Seurat* se préoccupe d'associer, pour une impression totale, la direction des lignes et les couleurs. Des tons clairs s'accorderont avec des angles dont le sommet sera tourné vers le haut pour exprimer une plus vive gaité. Des tons sombres s'uniront à des angles ouverts en bas pour donner une sensation de tristesse. L'an passé, son *Chahut*, témoignait de ses recherches. Cette année, il expose un *Cirque* ; autour d'une piste, un cheval galope, dégagé de tout frein, sous la pleine liberté de sa musculature. Une ballerine danse un pas ou tente des équilibres sur ce plancher mouvant. La rapidité de la rotation incline la belle et la bête vers le centre. Un clown salue le passage de l'audience par un preste saut périlleux qui dessine en belles arabesques les souplesses de son corps. Un écuyer, aux formes moulées dans un pantalon collant, tend la jambe et décrit des circuits avec son long fouet comme pour enlancer le galop circulaire. Des violons accélèrent fiévreusement la cadence et fouettent de leur rythme démoniaque cette chevauchée alerte. Cette composition est puissamment mobile. Par contraste, les

spectateurs de ce jeu gardent une absolue passivité. Ils ont des attitudes et des faces caractéristiques, représentant des types et des classes d'individus ; les personnages des gradins supérieurs ont des accoudements las et sans gêne.

Les marines du même peintre resplendissent dans des cadres sombres.

M. *Léo Gausson* pense que certains effets ne peuvent s'accommoder de la division du ton. Celle-ci, dit-il, aurait la luminosité. Or, la luminosité est en raison inverse de la saturation. Donc, quand il s'agit de représenter des effets violents, des colorations intenses, il convient d'employer de larges touches, simples et vigoureuses. Selon cette méthode, il fait rougeoyer ardemment un soleil couchant, derrière des arbres que le contraste teinte de violet. Ce sanglant crépuscule empourpre l'eau d'un ruisseau. Les ramures desséchées se convulsent devant cette flamme. — Un orage assombrit le ciel, mais les choses sont puissamment colorées : les maisons crépies en jaune, coiffées d'ardents toits rouges, un talus d'un vert sonore, éclatent sous l'opacité du ciel lourd. — Un potiron rappelle la gibbeuse difformité et les colorations de Polichinelle. — Une brume légère enveloppe la nature de l'écharpe de ses gazes. — Mais quand M. Gausson veut éclaircir un paysage des douces splendeurs du jour, il revient à la division raisonnée des tons.

M. *Anquetin* met la grâce d'un beau torse virginal sur un fond crèmeux, décoré de mignonnes fleurettes et de tigelles joliment arabesquées. Les lignes souples, chastement alanguies, sont d'une exquise pureté ; la nacre des chairs lisées corrobore la candeur des yeux pers et du clair visage. — Les déformations qu'il exécute sur certains profils de femmes en accroissent très éloquemment la signification. Il fend d'un large rire niais la face rougeaude d'une replète matrone qui croit séduisant l'étalage de sa nudité.

M. *de Toulouse-Lautrec* traduit avec sincérité l'élégance britannique du paletot-sac, l'allure empaquetée du gommeux contemporain et le dénûment des filles dans les garnis.

M. *Armand Guillaumin* sait l'intimité ombreuse des vallons et la détresse des voyous. M. *Ibels* expose un croquis largement synthétique, puis une femme et un enfant sous la lumière paisible d'une lampe familiale.

Quelques lithographies et gravures sur bois de M. Lucien Pissarro, actuellement en Angleterre, sont d'une distinction rare et d'une belle sobriété de dessin.

La vision puissante, l'exécution âpre et sincère du malheureux *Van Gogh* sont magistralement prouvées par un lot trop sommaire de ses dernières toiles.

Les tableaux de MM. *Henri Cross*, *Lemmen*, *Petitjean* et *Van Rysselbergh* complètent cette manifestation.

Déjà, plus que les années précédentes, les visiteurs s'inquiètent et sentent que les rires sont imprudents.

A quand les surenchères et les dithyrambes ?

GEORGES LECOMTE.

L'ART DE L'ILLUSTRATION

Livres - Périodiques

(Suite et fin.)

Un historique de l'Art de l'illustration, fût-il succinct, dépasserait le cadre et le but d'un journal où ne s'agitent que des questions actuelles. Ce simple aperçu d'esthétique ne saurait donc évoquer les gloires consacrées d'artistes morts. De même, pour ce motif : que les dessins publiés dans les livres et les périodiques étrangers sont à peine répandus en France et envahissent uniquement les pupitres de ceux qui les démarquent — disons à MM. Caran d'Ache, Vogel, etc. que cette preuve d'estime leur est généreusement rendue, — nous ne pourrions nous attarder à l'appréciation d'artistes européens tels que

Reinicke, Harburger, Hengeler, Schlittgen, à analyser ces deux talents de première catégorie, Busch et Oberländer... Pour connaître la belle exaspération des imaginations germaniques, il faut voir ces dessins d'une exécution si sûre, d'un caractère si puissant et si immédiat, qu'ils sont compris dans toutes leurs nuances d'expression par qui ignore le texte complémentaire. Peut-être les Caldecott, les Furniss, les Abbey, les Pyle sont-ils plus regardés en France, mais combien encore ignorent leur talent? combien ignorent Keene⁽¹⁾, cet admirable historio-graphe des mœurs britanniques; Keene, dont les impeccables dessins donnent, par leur linéaire rapide, des sensations d'au-delà les réalités traduisibles, disent par l'accentuation — non la déformation — d'un trait dans un visage humain, dans un bras, une main en mouvement, la psychologie du passant entrevu sur la place publique!



Il semble que pour ne point forfaire aux lois de l'harmonie, on devrait bannir du livre ces parallélogrammes qui égalent en superficie la justification du texte et visent au tableau très fait, en blanc et noir. On reconnaît que le dessin à la plume ou au crayon, traité en croquis, le dessin net et incisif, se marie incontestablement mieux avec le caractère typographique. D'ailleurs, l'illustrateur ne doit point se proposer de compléter un décor déjà plus ou moins décrit par l'auteur et se borner à la pure amplification d'un texte. Il usera simplement d'indications sommaires, sans prétendre mériter l'admiration pour le modelé de telle poignée de coffret sur un coin de table, pour l'authenticité de telle allumette sur un parquet et du reflet de celle-là en celui-ci. On ne tolérera ces grandes images que dans les périodiques où l'actualité nécessite les vastes compositions : cérémonies, fêtes publiques, réductions de tableaux, etc.

Quant à la reproduction des dessins, rien ne devrait être utilisable que la gravure sur bois. Les procédés sont multiples : eau-forte, vernis-mou, pointe-sèche, burin ou taille-douce, héliogravure (impressions en creux), lithographie, zincographie, phototypie (impressions sur surface plane). Mais les impressions en creux et sur une surface plane, ont l'inconvénient de ne pouvoir s'opérer en même temps que l'impression du caractère typographique; c'est pourquoi les épreuves résultant de ces sortes de travaux, il semblerait préférable de les destiner comme des estampes, à l'encadrement ou au portefeuille. Quant aux procédés de zincogravure et de similigravure, la modicité de leur prix les fait communément adopter; mais l'un (employé pour les dessins à la plume, au conté...) donne au trait un aspect coupant et réche; l'autre (adopté pour les dessins au lavis, les photographies...) ne peut rendre les blancs purs à moins de désastreuses retouches qui produisent autant de trous que de coups de burin; puis, le fin réseau qui donne au cliché son relief, détruit certains effets, comme les indications de plans, de valeurs; et l'on n'obtient au tirage qu'une image grise, floue.

Reste la gravure sur bois. Là, il s'agit d'un art et non d'un procédé. Ce ne sont plus la lumière et les moyens mécaniques qui traduisent, c'est un artiste qui en interprète un autre. Les résultats de ce genre de reproduction n'en sont pas moins désastreux lorsque le graveur trahit son modèle, et le cas est fréquent; et puis beaucoup n'ont pas d'autre but que la finesse; si leur taille pouvait disparaître et leurs bois prendre l'aspect d'héliogravures, ils croiraient avoir atteint la perfection absolue. Cependant Paris possède des graveurs sur bois tels que MM. Froment, Moller, Lepère, Paillard, Ruffe, M^{lle} Genty; tels que les frères Florian, des artistes de premier ordre. Les bois sortis de ces ateliers et tirés avec soin, ce qui est encore un art, doivent fournir des épreuves plus agréables à la vue que les dessins originaux qui, forcément, n'ont ni la suavité, ni l'enveloppe, ni le velouté de la gravure sur bois.

EDMOND COUSTURIER.

(1) L'Art dans les Deux-Mondes a annoncé dans son numéro du 17 janvier la perte qu'a éprouvée la presse artistique de Londres, par la mort de Charles Samuel Keene.

La Flore et la Faune

DANS LES

ARTS JAPONAIS ET CHINOIS

Ce monde adorable de forme et de couleur, — champ merveilleux que la nature ouvre à l'art un peu en dessous de l'humanité, — avant que nous n'eussions emprunté des Chinois et des Japonais leur façon si exacte de l'observer et de le traduire dans sa réalité vivante, nous paraissions ne le tenir que pour un vaste magasin d'accessoires, qui nous devait fournir quelques sujets décoratifs simplement flatteurs, quelques motifs d'ornements pleins de grâce. Nous ne semblions point nous douter que ce monde eût sa vie propre, captivante et féconde.



Pour les Japonais et les Chinois, l'homme n'a pas plus d'importance que les fleurs, les arbres et les animaux. Nous, pendant bien longtemps, nous nous sommes montrés beaucoup plus jaloux. Toutes les fleurs glanées, toutes les bêtes recueillies dans l'art grec, tiendraient en dix pages d'album. Le moyen âge, dont l'amour pour la nature fut si vif, n'a guère laissé, dans les merveilles de ses enlumineurs de missels, que des oiseaux empaillés, des insectes épinglés, des fleurs coupées, altérées de crochets ou d'arabesques, — et tous et toutes exilés de la terre, et transportés, ainsi sans vie, sur une teinte uniforme d'or pur, selon l'usage des Byzantins, sur des dessins tirés des tapisseries orientales, ou contournant ingénieusement des majuscules en cinabre. Plus tard, nous avons mis les fleurs et les bêtes sur des fonds noirs; nous avons tressé les fleurs en guirlandes; pendant longtemps, on les a serrées de toute force à l'imitation des bas-reliefs antiques, jusqu'à ce que Breughel, sans oser les rendre encore à la terre, les vint un peu délayer.

Et comme si ces merveilles ne parlaient pas assez d'elles-mêmes, on les combinait dans quelque composition savante avec des chaînes d'or, des coffrets de bijoux; ou bien, on en faisait un encadrement à quelque tableau pieux; ou encore, des enfants les portaient en berceaux, en arcades, à la manière gracieuse des peintres de Venise et de Parme.

Mais quelque amour qu'aient montré nos peintres pour ce petit monde charmant, quelle que soit la perfection qu'ils aient mis à le peindre, ce sont toujours et partout des bêtes de convention, des insectes épinglés, des fleurs coupées, des fleurs qu'on vient de cueillir, et qu'on a posées là, au retour du jardin. N'y cherchez point la vie; elle manque; et tout le mérite de ces choses est bien plutôt dans l'éclat; elles plaisent aux yeux, comme pourrait le faire une *nature morte* de bijoux, une chaîne de perles, de rubis, de grenats.



C'est chez les Japonais et les Chinois qu'il nous faut chercher la façon d'exprimer dans sa grâce, dans son sentiment de vie le plus intime et le plus réel, ce monde charmant, que nous avons un peu dédaigné ou du moins trahi. La Nature est restée pour ces artistes le grand livre primitif et sacré, étudié par les sages, chanté par les poètes. Et tout, chez eux, jusqu'au langage technique de leurs procédés industriels porte cette forte empreinte d'une observation constante de la nature, parfois triviale, parfois pleine de rêves, mais toujours d'une exactitude surprenante : les veines de leurs bronzes seront en *rides d'eau*, en *patte de crabe*; les pâtes de leurs porcelaines seront en *œufs de poisson*, en *grain de millet*, en *chair de poule*; leurs couleurs seront le *vert de peau de serpent*, le *bleu d'oignon*, le *jaune d'anguille*, le *bleu de prune*, le *blanc de clair de lune*, le *bleu de ciel après la pluie*.

En face de leurs œuvres, on est saisi d'étonnement par l'évident effort (presque toujours vainqueur) d'une imitation scrupuleuse, et par la prédominance du fait sur toute préoccupation

de charme plastique. Ils prennent un coin de nature, sans souci de le composer, de le modifier par quelque vaine recherche de pompe ou de noblesse. Leurs bêtes ou leurs fleurs sont, comme leurs personnages, posés tout bonnement, en toute naïveté; et c'est l'expression constante du vrai, du « déjà vu », c'est le naturel, avec des qualités d'observation étonnantes, et traduit dans des conditions précises de sincérité.

La conception de leurs œuvres séduit toujours par sa naïve clarté : un vers de poète peut servir de tout commentaire : « Les fleurs s'ouvrent, et voici le jour »... « La lune radieuse brille au milieu des pins »... Il ne leur en faut pas davantage. Un coin de ciel, que traverse un vol d'oiseaux en voyage; un peu de bleu, où se profile la branche capricieuse d'un poirier en fleurs; un bout d'étang, avec ses roseaux, une grenouille, des libellules; un coin de rizière, où se rencontrent deux grillons affairés; une branche morte, détachée sur la lune, où un vieux hibou est venu se poser : et c'est le vol d'oiseau, ce sont les grillons, c'est le coin de ciel ou d'étang, qu'on a déjà vus; c'est, sur la branche morte, le vieux hibou qui vous a frappé, quelque soir où l'on regagnait le gîte, attardé par la campagne.

Tout cela est rendu avec des procédés d'une habileté étonnante, avec le savoir-faire le plus raffiné. Tantôt, comme les merveilleux réalistes du moyen âge, ils procèdent à une traduction en tous points fidèle, par l'accumulation des détails précis, par la reproduction minutieuse, (sans discussion d'importance), de toutes pièces, de tous accessoires : tantôt (surtout dans leurs paysages) ils interprètent, par des procédés simples, parfois presque graphiques, quelques grandes lignes, quelques détails, mais si habilement choisis que l'impression qu'ils vous donnent vous surprend, vous ravit et vous charme.



Comment se fait-il que la façon de voir, si précise et si nette, de ces merveilleux réalistes se trouve entraînée à la création de tout un monde qui, pour nous, semble né du délire de la difformité? — J'ai réservé à dessein cette partie chimérique de leur art, afin de proposer, en explication, une théorie qui me paraît plausible.

Où donc ces artistes vont-ils chercher ces formes troublantes, louches, bâtarde? Viennent-elles des cauchemars de l'opium? ou bien plutôt ne sont-elles, chez ces peuples vieux comme le monde, qu'un souvenir agrandi par la tradition et la peur du bestiaire des premières aurores, de ces jours où la Nature, jeune encore, tâtonnant dans l'ébauche de sa création, greffait les sauriens aux ailés, donnait des pattes aux reptiles, aux mam-mifères des becs d'oiseau?

Si l'on tient compte, chez ces peuples, de leur religion pour le maintien du passé, de leur culte pour les ancêtres; si l'on remarque que chez eux l'histoire de l'art n'est qu'un enchaînement d'inventions techniques, de conventions et de routine; — si l'on tient compte qu'il faut remonter, dans leur histoire, plusieurs milliers de siècles pour rencontrer les époques les plus brillantes de leur art (en Chine, par exemple, pour les bronzes, à la dynastie du Chang, c'est-à-dire 1760 — 1372 av. J.-C.); si l'on remarque enfin que toutes les formes d'alors furent copiées plus tard, que l'industrie n'a aujourd'hui encore d'autre ambition que d'imiter les vieux modèles; on acquiert la conviction qu'il y a là un héritage historique du plus haut intérêt; et, par cette tradition flagrante, les preuves s'imposent de filiation entre leur monde fantastique et les flores et les faunes disparues.

Quel œil d'artiste n'a été frappé de la physionomie étrange de ces chimères et n'a en réalité reconnu en elle quelque forme d'animal dont la maquette fut brisée? Archæopterix, labyrinthon, ichtyosaure, que sais-je?

Cette constatation historique, ces analogies, ces identités ne permettent-elles pas d'établir que c'est aux archives du monde que ces peuples ont trouvé leur source aux chimères (comme dans leur mythologie leur source aux magots), et que c'est sur

ces fonds inépuisables que travaillent, par tradition pieuse, ces esprits cependant positifs et réalistes.

Oui, la nature est restée leur grand livre sacré; et nul peuple, peut-être, n'est allé plus loin, ni plus avant.

FRÉDÉRIC COUSOT.

EXPOSITION DE CHICAGO

Le comité a décidé la construction d'un chemin de fer aérien bâti sur colonnes en fonte, qui circulera dans Jackson Park.

Prenant son point de départ à Midway Plaisance et au côté ouest de Jackson Park, la route continuera vers le nord, avec embranchements vers le sud et l'est, pour revenir à Fifty-ninth street.

Ce chemin de fer, dont les circonvolutions auront une longueur de quatre milles, sera aménagé de façon à permettre aux voyageurs de jouir d'une vue à vol d'oiseau de tous les endroits remarquables de l'Exposition. On se propose d'établir des stations éloignées entre elles de onze cents pieds, et le maximum de vitesse des trains sera de douze milles à l'heure, ce qui permettra aux voyageurs de descendre à tout endroit voulu.

Le mode de traction n'est pas encore définitivement adopté, mais on croit que le système de locomotives électriques Adams l'emportera sur la traction funiculaire proposée par quelques-uns des promoteurs de ce chemin de fer original, dont chaque train ne sera composé que d'une seule grande voiture.

Les différentes sommes votées jusqu'à présent par divers États de l'Union attestent l'intérêt qu'ils prennent à l'Exposition. Elles s'élèvent ensemble à 25,845,000 francs. Ce chiffre sera considérablement accru par les crédits que voteront certainement les autres États.

Voici le détail des sommes votées par divers États :

Alabama	150,000	Maine	200,000
Californie	1,500,000	Massachusetts	250,000
Colorado	750,000	Michigan	750,000
Iowa	250,000	Minnesota	1,250,000
Indiana	1,000,000	Nebraska	750,000
Montana	500,000	New York	1,750,000
New Mexico	125,000	North Dakota	125,000
Oklahoma	35,000	Ohio	500,000
Pennsylvanie	750,000	Kansas	250,000
Vermont	25,000	Oregon	250,000
West Virginia	200,000	South Dakota	125,000
North Carolina	125,000	Tennessee	1,250,000
Arkansas	500,000	Texas	1,500,000
Connecticut	125,000	Washington	1,200,000
Illinois	5,000,000	Wisconsin	1,250,000

En outre, la Chambre de commerce du Minnesota a voté un crédit de 1,500,000 francs; l'Illinois a mis 250,000 francs à la disposition du Comité qui décernera les prix aux éleveurs de bétail.

La Tribune, de Chicago, annonce que la France est le premier gouvernement étranger qui ait accepté l'invitation de participer à l'Exposition de 1893. L'acceptation est cordiale et tout fait espérer que l'exposition française sera des plus importantes non seulement au point de vue industriel, mais aussi au point de vue artistique.

Il est à désirer que les commissaires que le gouvernement français nommera pour le représenter et organiser l'exposition aient une connaissance approfondie de l'Amérique, de ses goûts et de ses besoins. S'il était possible de les prendre parmi les Français habitant Chicago, ou tout au moins les États-Unis, tout serait pour le mieux dans l'intérêt des deux pays.

Le directeur de l'Université de la Havane propose de fêter d'une façon absolument historique la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, et d'équiper une flotte espagnole qui partirait de la Havane pour débarquer à l'endroit même où Colomb mit la première fois le pied sur le sol américain, et de visiter ensuite tous les ports où Colomb a passé dans ses quatre voyages. Le gouvernement et les journaux de Cuba ont accueilli cette proposition avec enthousiasme.

Les principaux négociants et fabricants de l'Allemagne ont tenu une réunion à Berlin pour discuter les mesures à prendre pour une représentation aussi complète que possible à Chicago. D'autres réunions sont projetées pour la nomination d'un comité et de commissaires délégués.

M. Emile Terquem se propose d'organiser à Chicago une exposition du Livre dans le genre de celle qu'il a dirigée à Paris en 1889.

L'élément négre ne paraît pas encore avoir abandonné l'espoir d'avoir son exposition à Chicago. John S. Smith, ex-ministre de la Libérie, a adressé une lettre au président Harrison, où il réclame une exposition spéciale pour les Africains d'Amérique, et croit être l'interprète des 8,000,000 de citoyens négres de l'Amérique. M. Smith demande que l'industrie, les arts, les sciences, puissent aussi être représentés par les travaux dus aux négres.

CK.-C.-G.

COURRIER DE RUSSIE :

On s'occupe beaucoup en ce moment des travaux entrepris à l'Ermitage et au palais Anichkoff à Saint-Petersbourg. Il paraît que ces musées sont tellement bondés de tableaux, que le Czar a résolu de faire construire à Saint-Petersbourg un musée national de peinture qui serait réservé aux œuvres d'artistes russes.

La richesse de la Russie, en œuvres d'art des anciens maîtres est presque incroyable et date de l'époque de Pierre le Grand qui rapporta de ses voyages dans l'Ouest de l'Europe, beaucoup de tableaux des anciens maîtres hollandais et flamands. La plupart de ces tableaux sont encore au palais de Peterhof, où Pierre le Grand les réunit d'abord; quelques-uns ornent la galerie Pierre le Grand ou palais d'hiver à Saint-Petersbourg. Ce fut l'impératrice Catherine II qui créa les galeries de l'Ermitage. Elle fit venir de France l'architecte Vallin de la Motte, qui construisit en 1765 pour la souveraine le pavillon relié plus tard au palais d'hiver, où sont exposés maintenant les tableaux des Romanoff, et la salle d'Apollon, nommée plus tard salle de Pultawa, depuis que la statue du dieu Soleil est remplacée par le buste en bronze du comte Rastrelli, représentant Pierre le Grand. Dix ans plus tard un architecte russe bâtit la galerie de tableaux telle qu'elle existe actuellement, et Catherine y fit joindre une annexe, le théâtre de l'Ermitage, réuni aux autres bâtiments par un pont traversant le canal d'hiver. L'architecte russe des constructions de l'Ermitage fut Yovry Matvéitch Veltén. Le théâtre fut bâti par un architecte de Bergame, Giacomo Quarenghi, dont une collection de dessins est encore conservée à l'Ermitage.

Plusieurs collections différentes ont formé le noyau des collections de ce musée. La première était celle de M. Crozat, baron de Thiers et lieutenant général de l'armée française sous Louis XV. Le baron de Thiers, neveu du célèbre amateur Joseph-Antoine Crozat, qui mourut en 1740, profita de la vente après décès du légataire des tableaux de son oncle, mort lui-même en 1751, pour acheter cette précieuse collection où se trouvaient soixante-cinq tableaux de maîtres italiens, cent quarante-cinq œuvres des écoles allemande et flamande, soixante œuvres de peintres français. Ce fut par l'achat de cette superbe collection que Catherine commença le musée de l'Ermitage. Quelques années après, la souveraine fit l'acquisition des tableaux appartenant au comte de Brühl, premier ministre d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe. En 1799, l'impératrice compléta ses collections par l'achat des trésors de peinture de Houghton-Hall, réunis par le père d'Horace Walpole, et décrites par son fils en 1747 dans le volume *Aedes Walpoliana*. L'impératrice ne paya que 800,000 francs pour la collection Walpole. Cette collection, mise en vente de nos jours, vaudrait au moins 10,000,000 de francs.

En 1772 l'impératrice fit une nouvelle acquisition des plus heureuses, celle des principaux tableaux de la collection du duc de Choiseul, que le prince Galitzine acheta pour la souveraine, et en 1777 elle acheta encore plusieurs tableaux de la vente du receveur général Randon de Boisset, à Paris. Puis elle continua ses acquisitions à la vente du prince de Conti, à la vente Braamcamp, à Amsterdam, et commanda même un tableau à Sir Josué Reynolds, auquel elle paya 1,500 guinées pour le *Jeune Hercule et les Serpents*. Paul I^{er}, tout en étant un maniaque des plus sanguinaires, fit quelques bonnes acquisitions, entre autres le *Tigre* de Rubens. Son successeur, Alexandre I^{er} augmenta également les collections royales. Il acheta en 1814 à l'impératrice Joséphine de France trente-huit tableaux de son château de la Malmaison, qu'il paya presque 1,000,000 de francs. En 1819, Alexandre I^{er} envoya le prince Troubetzkoy en mission en France et en Italie, pour l'achat de tableaux. Peu à peu les galeries furent tellement encombrées que Nicolas I^{er} dut les agrandir, ce qui fut fait d'après les dessins de l'architecte bavarois Von Kleuze. Actuellement l'Ermitage contient environ deux mille tableaux, vingt Murillo, six Vélasquez, soixante Rubens, trente-quatre Van Dyck, quarante Teniers, quarante et un Rembrandt, quatorze Jacob Van Ruysdael, cinquante tableaux de Wouwermans, et quantité de Jan Steen, Gérard Dow, Adriaan Van Ostade, A. Van der Werff, Paul Potter, Berghem. L'Ermitage renferme plus de trois cents tableaux des écoles italiennes, plus de cent tableaux de l'ancienne école espagnole et environ deux cents tableaux de l'école française. Si un grand nombre des œuvres accumulées à l'Ermitage n'avait pas été transporté dans d'autres palais, opération qui s'est répétée plusieurs fois, il serait à présent impossible de circuler dans les galeries. Nous croyons que la décision prise par l'empereur de faire construire un musée d'art russe, déjà représenté par une centaine d'œuvres à l'Ermitage, est des plus justifiées par la place de plus en plus importante que prennent les artistes russes modernes.

W.-K.

COURRIER DE NORVÈGE :

Bien que le grand événement artistique de l'année soit, pour la Norvège, l'exposition annuelle de peinture qui a lieu à Christiania au mois de septembre, je puis cependant vous donner quelques détails sur une autre exposition ayant eu lieu à Bergen, vers la Noël, où les principaux artistes du pays étaient représentés, notamment Werenskjöld, qui exposait un *Jeune Idiote*, peinture d'un réalisme fort beau; Skredsvig, Thaulow, Munthe, Kolstøe et Bratland. L'école moderne norvégienne, dont les adeptes font généralement leurs études à Paris, développe en son pays le caractère original de l'art du pays. En général, nos jeunes artistes cherchent à éviter les grands tableaux, les scènes de montagne, les fjords célèbres, sujets plus intéressants, à leur avis, pour le touriste que pour le peintre. Les toiles de Skredsvig représentent les petits coins de nature, peints avec un très grand sentiment de vérité, d'une couleur délicate. Ainsi, il y avait un de ses tableaux, un sujet très simple: la muraille d'une vieille maison, un jardin couvert de neige, où se promène un chat noir, qui donnait toute l'impression de l'hiver. Un autre tableau, de Soot, *Scène de Famille*, était très intéressant par l'effet de lumière et la manière dont étaient peints les vêtements des personnages. Un artiste norvégien, qui habite Stockholm, a exposé *Funérailles en mer*. Il fait partie de l'école de Ferdinand et peint des scènes de la vie domestique, souvent un peu sentimentales, mais toujours d'un dessin et d'une couleur très soignées.

L'art industriel n'est pas des plus développés en Norvège et, bien que nos travaux en bois et en argent aient eu beaucoup de succès aux expositions à l'étranger, il reste encore beaucoup à faire dans la voie du goût et de l'exécution. On vient de fonder deux musées d'Art industriel, à Bergen et à Christiania, où sont exposés de merveilleux modèles. Un marchand de Bergen a offert au musée une collection évaluée 30,000 francs. Il est à espérer que ces musées auront quelque influence pour le développement du goût de nos ouvriers d'art.

Une dame islandaise, M^{lle} Magnusson, à Reckjavik, va se défaire d'une très riche collection d'antiquités, évaluée à 50,000 francs, pour réaliser le capital nécessaire à la fondation d'un institut pour l'éducation des jeunes filles. Cette collection est unique en son genre et contient des ceintures, des broches, des bracelets ciselés, des cuillers, datant de 1571, des bois sculptés, des selles de femme en métal, en un mot tout ce que l'Islande peut offrir en fait d'objets intéressants pour l'histoire de l'art industriel.

La musique est toujours en progrès chez nous. Tout le monde connaît les Grieg, Svendsen et Sinding. Les dernières œuvres musicales de Grieg sont *Olaf Triggvason*, soli et chœurs traités dans l'ancien style norvégien, d'une allure vigoureuse et dramatique, et des poèmes lyriques pour lesquels le texte a été écrit par le poète Bjornstjerne Bjornson. Grieg est en ce moment à Copenhague, où il compose un *Requiem*, ayant pour motifs principaux la glorification de la paix et de la civilisation. M. Svendsen a écrit des symphonies d'une allure très gracieuse. Mais il ne peut donner que peu de temps à ces travaux, étant tout occupé à Copenhague, où il dirige l'orchestre du théâtre royal. Un autre compositeur, Johan Selmer, qui était, en 1871, maître de chapelle pendant la Commune, à Paris, ce qui faillit lui coûter la vie, a composé un carnaval il mand d'une instrumentation très large et rempli de grandes idées musicales. C'est bien lui qui, de tous nos compositeurs, a l'imagination la plus fantaisique. Parmi ses œuvres les plus appréciées, sont ses compositions pour des textes des *Orientales*, de Victor Hugo, notamment *la Captive* et *les Turcs marchant contre Athènes*.

Sinding a terminé une nouvelle symphonie, d'une conception très élevée. C'est un musicien qui a bien étudié les formes, mais qui est un peu farouche. Une œuvre qui attirera l'attention du monde musical est l'opéra-torior de Johannes Haarklou, qui sera bientôt joué à Copenhague. Le sujet est tiré de l'œuvre d'un des plus grands poètes de la Norvège, Hendrik Wergeland, mort en 1845, qui était en quelque sorte le Victor Hugo de la Norvège. Cette œuvre, que Haarklou a su composer à l'âge de vingt-et-un ans, est très importante; elle est intitulée: *l'Homme, la Création et le Messie*. On voit donc que les compositeurs norvégiens s'appliquent au grand style, et comme il y a beaucoup de talent réel dans leurs œuvres, nous assistons à un développement remarquable de l'art musical en Norvège depuis une trentaine d'années.

En littérature, on s'occupe beaucoup du nouveau drame de Hendrik Ibsen, *Hedda Gabler*, qui a été joué à Munich, Berlin, Copenhague, Stockholm, Helsingfors et Christiania, sans obtenir le grand succès des autres œuvres de ce dramaturge. On reproche à la pièce le caractère des personnages, trop anormal selon l'avis du public. Mais, néanmoins, la pièce dénote un grand talent chez son auteur et il est regrettable que le public n'accepte pas encore des personnages qui sortent un peu du cadre ordinaire.

Le roman psychologique est le sujet favori de nos jeunes auteurs. Un des mieux doués d'entre eux donne des conférences dans le pays, où il développe ses idées nouvelles sur le roman, attaquant la psychologie des grands poètes et de Zola, qui a néanmoins beaucoup de succès en Norvège, où il a trouvé des imitateurs très heureux.

D. G.

COURRIER D'ALLEMAGNE :

Munich.

Ceux qui connaissent les tableaux des peintres de Munich d'il y a trente et quarante ans peuvent, par comparaison, s'apercevoir d'un complet changement dans l'aspect des œuvres exécutées par les artistes vivants. Les descendants de l'école de Cornelius ne sont plus, et, d'un autre côté, les gens qui faisaient les tableaux connus sous le terme spécifique de « tableaux de Munich », représentant des scènes anecdotiques, remplis de prétention au « joli », mais d'une extraordinaire pauvreté comme peinture, ont cessé de produire. La disparition graduelle des quartiers anciens de Munich aurait, paraît-il, amené la disparition de la peinture vieillotte en laquelle se complaisait la génération d'alors. De nos jours, la peinture à Munich présente plutôt un caractère international que bavarois. En dehors de la colonie des artistes américains, des scandinaves, ce sont les artistes hongrois et ceux des autres pays slaves qui sont les plus nombreux à Munich. Le rapport du Cercle artistique, qui ne mentionne pas les cinq cents élèves de l'Académie des Beaux-Arts, nous permet de constater que parmi les huit cents membres du Cercle, il y a au moins autant d'étrangers que d'Allemands. L'affluence des éléments étrangers et l'importance du mouvement artistique dans le monde de Munich ne laisse plus aucun doute sur la prépondérance de la ville de Munich en matière d'art, prépondérance qui, selon toute apparence, ne fera que se développer.

À côté des très intéressantes expositions collectives formées par les artistes de cette ville, je vous signale celle des œuvres de Hans Thoma, de Francfort-sur-Mein. Avant cette exposition Thoma n'était connu que d'un cercle d'amateurs très restreint, mais depuis son exposition au Kunstverein (Exposition des Amis de l'art), ses œuvres sont des mieux cotées sur le marché artistique.

Après l'exposition de Thoma, nous avons eu celle d'un artiste suisse récemment décédé, Otto Frölicher, dont les œuvres ont été fort admirées, et une exposition de Wilhelm Trübner, dont beaucoup d'œuvres denotent un réel talent de coloriste.

Puis une exposition de trente tableaux et d'une centaine de dessins de Max Liebermann, où sont bien représentées toutes les nuances du tempérament d'un artiste qui a su s'inspirer d'une façon très heureuse des œuvres de J.-F. Millet pendant les séjours qu'il fit à Barbizon.

Dans la sculpture, nous avons pu nous familiariser avec le talent hors ligne d'un artiste qui avait jusqu'à présent habité Florence, Hildebrand, auquel la ville de Munich a commandé une fontaine monumentale.

Il y a quelque temps, Hildebrand fut nommé membre d'honneur de l'Académie de Munich. Ses figures et ses bustes impressionnent par la noblesse et le sentiment intense de la vie qu'il leur donne, et Hildebrand saura donner un caractère plus moderne à la sculpture à Munich, où le genre académique est encore très en honneur. Hildebrand sera un continuateur de Waxmüller, le sculpteur malheureusement mort trop jeune pour nous donner tout ce que promettaient la hardiesse et la modernité de ses conceptions.

Ces jours-ci Max Klinger expose des eaux-fortes, qui lui assurent une notoriété dans le monde des aquafortistes. Klinger y a développé toutes les qualités qui dénotent une nature toujours à la recherche du progrès. Rendant très complètement le caractère et les types modernes, souvent aussi Klinger se plaît à laisser libre cours à son imagination et à créer des œuvres empreintes d'un caractère démoniaque absolument saisissant pour celui qui ne connaît que ses portraits et ses paysages.

Au point de vue de l'imagination, il laisse loin derrière lui la plupart des aquafortistes de notre époque. Klinger n'étant pas de ceux qui recherchent l'approbation de la foule, vit très à l'écart du monde et semble appréhender même tout éloge de ses œuvres. Nous apprenons avec plaisir qu'il sera parmi les exposants de la prochaine exposition des Beaux-Arts à Munich. Nous ne craignons aucune contradiction en citant Klinger, avec Böcklin et Menzel comme trois artistes des plus importants de l'Allemagne. L'âge de Klinger — trente-trois ans — nous permet d'espérer beaucoup encore pour l'avenir, car nous ne doutons pas que le talent de cet artiste ne continue à se développer.

La fête donnée par l'Académie des Beaux-Arts, a été une véritable surprise pour Munich. Les immenses salles de la brasserie « Zum Münchener Kindl » (Münchener Kindl est le terme par lequel on désigne le moine représenté sur l'écusson de la ville de Munich) étaient entièrement transformées, et le décor donnait l'illusion du fond de la mer. Tout ce que la décoration peut fournir de fantastique avait été brossé pour cette fête où l'on voyait la bataille de Salamis, les navires des flottes grecques et persanes coulés à fond, l'Armada d'Espagne, des navires avec leurs équipages complets de tous les pays et de toutes les époques. Cette fête, à laquelle assistaient des milliers d'invités, est certainement la plus réussie de toutes les solennités artistiques qui ont eu lieu à Munich.

Un événement que je dois vous signaler encore, est l'hommage rendu par les artistes de Munich au prince-régent à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire: un album contenant des dessins et des aquarelles de tous les artistes bavarois.

On prépare activement l'exposition des Beaux-Arts, pour laquelle beaucoup d'adhésions ont déjà été reçues. Tout fait prévoir qu'il n'y aura pas moins d'exposants que l'an dernier, où il a fallu refuser plus de mille œuvres, à cause du manque de place. Les artistes étrangers qui prendront part à l'exposition sont déjà en si grand nombre, qu'il n'est nullement à craindre de voir diminuer l'importance de notre exposition malgré la campagne active menée par Berlin pour s'assurer du concours des artistes les plus en renom.

H.-E. v. B.

COURRIER D'AMÉRIQUE :

Après l'exposition du mois dernier consacrée à l'œuvre de Claude Monet, l'Union League club ouvre ses galeries cette fois à une autre exposition de tableaux d'artistes américains et étrangers. Parmi les œuvres dues aux peintres européens, ce sont certainement les tableaux prêtés par MM. Durand-Ruel qui constituent le grand attrait de cette nouvelle exposition. On a rarement eu l'occasion, à New-York, de voir un plus beau Troyon que le *Pâturage en Normandie*, qui provient de la collection van den Eynde, à Bruxelles. Ce tableau, qui passe à juste titre pour un des chefs-d'œuvre du maître, a figuré, en 1889, à l'Exposition Centennale de Paris.

Une autre œuvre très importante, provenant de la collection Demidoff, a été aussi prêtée par MM. Durand-Ruel. C'est la *Descente de Croix* de Ribot.

Il faut ajouter encore aux envois de MM. Durand-Ruel une merveilleuse toile de Bonvin, les *Confitures*, qui figura à côté du Troyon à l'Exposition Centennale de 1889.

Ces trois tableaux ont été achetés à MM. Durand-Ruel par un riche amateur de Saint-Paul, M. J.-J. Hill. Possesseur d'une grande fortune, M. J.-J. Hill consacre aux arts le temps que lui laissent ses affaires très importantes. Amateur délicat, d'un goût très éclairé, M. J.-J. Hill a réuni déjà une collection infiniment précieuse et qui passe, légitimement, pour l'une des plus belles qui soient aux États-Unis.

MM. Durand-Ruel exposent en outre un fort beau paysage de J. Dupré, la *Soulaie*, qui a fait partie de la collection Herz.

MM. Cottier ont envoyé à l'Union League club, *Cour d'une maison hollandaise*, tableau remarquable par P. de Hooghe. M. Vanderbilt a bien voulu déléguer de sa collection quatre tableaux de Villegas, Domingo, Adrien Moreau, Vibert. M. S. B. Elkins a prêté un portrait du général Sherman, par M. E. Marshall.

De son côté, M. Kohn expose un Raffaëlli qui peut compter parmi les meilleurs tableaux de ce maître réaliste.

Quant à M. C. P. Huntington, il a envoyé deux tableaux de sir Peter Lely et de van Pölenburg, œuvres médiocres dont on ne peut dire grand chose.

Parmi les œuvres d'artistes américains qui exposent à l'Union League club, citons un charmant petit tableau d'Alden Weir, représentant une tête de femme, une gracieuse *Fille de Reine*, de Théodore Robinson, des tableaux de Walter Shirlaw, R. W. van Boskerck, Albert Bierstadt, H. O. Walker, Will. H. Low, Swain, Gifford et George Inness.

On vient de vendre dans les galeries de la 5^e avenue sous l'habile direction de M. Ortgies soixante-deux tableaux de M. Carleton Wiggins le peintre animalier, élève de Van Marcke. La vente a produit 51,375 francs. Le prix le plus élevé a été obtenu par le tableau *Nuages et Effet de Soleil* qui a été adjugé à 4,875 francs. Ce tableau était peint dans la manière de Michel. Le tableau *Sous les Chênes* a été adjugé à 22,825. La *Journée à Southampton*, à 2,300 francs.

Nous avons vu la semaine précédente dans les mêmes galeries vendre pour le prix ridiculement bas de 27,225 francs les tableaux de cet artiste original, fin et savant qui s'appelle William M. Chase. Un seul tableau de cette vente valait mieux que toute la collection des œuvres de Wiggins qui manquaient complètement de personnalité et rappelle tantôt Van Marcke, tantôt Jacques, tantôt Mauve ou d'autres artistes encore. Mais les acheteurs sont ainsi faits; ce sont les imitateurs qui leur plaisent le mieux et qu'ils recherchent

avec empressement. Quant aux vrais artistes, aux chercheurs, à ceux qui s'efforcent de trouver une note individuelle, ils sont aimés et compris de quelques délicats, mais il leur faut de nombreuses années avant d'être acceptés par le public toujours aveugle, qui passe indifférent devant les hommes de génie tandis qu'il couvre d'or les nullités les moins contestables.

Mais l'heure de la justice, tardive souvent, vient toujours et remet chacun d'eux à son véritable rang.

Les vingt-huit tableaux de la collection Allen Thorndike Rice ont été mis en vente publique les 12 et 13 mars dans les salles de Wetmore, et ont produit un total de 38,465 francs. M. Wetmore, plus consciencieux que l'American Association, avait mis la mention *attribué à* sur beaucoup de tableaux, de sorte que les acheteurs qui ont payé ces toiles apocryphes des prix fort élevés n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes.

Les héritiers de M. Rice n'avaient aucune prétention et voulaient simplement réaliser; ils ont été fort agréablement surpris du résultat extraordinaire de cette vente. Le Greuze était faux; il n'en a pas moins été acheté 11,000 francs par M. Lanthier; le même marchand s'est rendu acquéreur pour 7,000 francs de deux portraits attribués à Van Loo. M. Ogden Mill, et M^{re} Abram Hewitt ont acheté également à des prix variant de 1,000 francs à 5,000 francs plusieurs portraits attribués d'une manière fantaisiste aux plus grands noms de l'école anglaise et française du XVIII^e au XVIII^e siècle.

Nous plaignons ces amateurs d'avoir payé de si hauts prix pour des toiles qui n'avaient absolument aucune valeur.

Quant à M. Lanthier, ses nouvelles acquisitions seront bien à leur place dans sa collection innombrable de Teniers, d'Ostade, de Greuze et de Van Loo, qu'il offre par douzaines à ses clients à des prix d'occasion.

Le 7 mars dernier a eu lieu une soirée charmante chez le peintre William Chase, où une centaine d'invités appartenant à l'élite mondaine et artistique ont suivi avec beaucoup d'intérêt une représentation d'un ballet espagnol. La Carmencita y a été applaudie par mesdames Fish, Rhinelander Jones, F. Whithridge, E.-L. Godkin, Van Rensselaer, Curtis et toute l'assistance qui a fort goûté cette fête de nuit, d'un genre assez rare à New-York.

Dans les galeries Wunderlich, à New-York, M. Twachtman expose des pastels qui dénotent chez cet artiste un talent très personnel. Dans ses paysages le *Verger*, le *Ruisseau*, *Matin à Richmond Park*, Twachtman joint à une très grande délicatesse dans la facture un sentiment très intime de la nature. L'aspect de ses œuvres frappe par un caractère décoratif, auquel néanmoins l'impression éprouvée par l'artiste n'est jamais subordonnée. Dans les pastels où il nous représente des fleurs, dans son *Bouquet de Lys*, la consistance de la corolle, à la fois diaphane et laiteuse, est admirablement interprétée. Aussi l'exposition de Twachtman obtient-elle un vif succès auprès des artistes.

Au Salmagundi-Club de New-York, vient de s'ouvrir l'exposition de Blanc et Noir par les membres de ce cercle artistique.

Derniers échos de la vente de la bibliothèque Brayton Ives à New-York — Œuvres de Shakespeare, 1^{re} édition 1623, 21,000 francs, adjugé à M. Dodd, libraire. — Shakespeare, Venus et Adonis, avec dédicace du poète, 5,750 francs. — Œuvres de Virgile, Venise, 1470, éditées par Vindelin de Spire, sur parchemin 15,000 francs. — Lettre de Christophe Colomb, 8,000 francs. Quelques lettres d'Amérique Vespucci, 13,375 francs. — Le total de la vente, comprenant 502 numéros, a atteint 306,170 francs. P. H.

SOCIÉTÉ DE PEINTRES GRAVEURS FRANÇAIS

L'Exposition de la Société de peintres graveurs français dans les galeries Durand-Ruel ouvrira samedi soir, 4 avril.

On peut se procurer des cartes d'entrée pour cette soirée au bureau de l'Art dans les Deux Mondes.

ÉCHOS

AU PALAIS DE L'INDUSTRIE. — Le jury du Salon des Champs-Élysées a été constitué dimanche matin, à dix heures, par le bureau de la section de peinture réuni sous la présidence de M. Bonnat, membre de l'Institut. L'article 3 du règlement donnant mandat à ce bureau de tirer au sort le jury annuel sur la liste du grand jury, il a élu vingt jurés titulaires et vingt supplémentaires :

Jurés titulaires. — MM. Guillemet, Bernier, Signol, Harpignies, Jalaubert, Roll, Humbert, Cazin, Tony Robert-Fleury, H. Le Roux, Wencker, Demont, J. Blanc, Chartran, Charnau, Gilbert Victor, Fritel, Varz, Mathey et Richemont.

Jurés supplémentaires. — MM. Henner, de Vuillefroy, de Curzon, Français, Worms, Raphaël Collin, François Flameng, Vayson, Duez, Henri Pille, Gagliardini, Besnard, Emile Breton, Thirion, Le Blanc, Eugène Lambert, Lecomte du Nouy, Ranvier, Tissot, Leon Perrault.

Parmi les jurés titulaires, quatre appartiennent à la société dissidente du Champ de Mars, MM. Roll, Cazin, J. Blanc, Mathey; parmi les jurés supplémentaires, MM. Duez, Besnard, Eugène Lambert, font partie de la même société.

En dépit de la décision prise par le Comité de ne pas recevoir plus de 1,800 toiles, déjà 4,500 environ sont classées et numérotées dans les salles du premier étage du palais et environ 1,500 tableaux qu'on n'avait pas eu le temps de débiter se trouvaient encore samedi dans la galerie du rez-de-chaussée.

— Le Président de la République a tenu à donner, par sa visite, une consécration officielle à l'œuvre nouvelle de M. Poilpot : panorama repré-

sentant le couronnement de l'empereur de Russie, avant que cette toile remarquable du peintre français partît pour la Russie. Il y a peu de jours, M. de Mohrenheim était venu dans l'atelier du peintre vérifier l'exactitude des détails du cérémonial et avait exprimé à l'artiste toute sa satisfaction.

Le panorama est des plus réussis, sous tous les rapports et nous ne doutons pas que l'œuvre de M. Poilpot n'obtienne à l'Exposition de Moscou, l'éclatant succès qu'elle mérite et auquel applaudiront tous ceux qui tiennent en haute estime le grand talent de notre compatriote.

— Le musée du Louvre vient de recevoir de M. Jules Maitre le don de deux tableaux : un tableau votif de l'école flamande du quinzième siècle, représentant le *Calvaire*, et une peinture de l'école de Fontainebleau, portant au revers les armes de la maison de Mailly et représentant la *Toilette de Vénus*.

— L'ouverture de l'exposition française de Moscou, fixée d'abord au 1^{er} mai (19 avril du vieux style), vient d'être ajournée jusqu'au 4 mai (22 avril), attendu qu'à la date primitivement fixée tombe cette année, en Russie, le vendredi-saint.

— La médaille du Salon de Lyon a été décernée à M. Claudius Barriot.

— Le *New-York Herald* a publié, le 22 mars, un article annonçant l'arrivée d'Algérie d'un tableau fort important que le sympathique artiste Ch.-J. Thériat a peint d'après nature et qui figurera au Salon du Palais de l'Industrie. M. Ch.-J. Thériat habite l'Algérie depuis quelque temps et s'y est familiarisé entièrement avec le paysage et le caractère de la population, et nous connaissons de lui plusieurs œuvres qui dénotent un artiste sincèrement épris des beautés de l'Algérie.

Le même journal donne quelques notes sur les artistes américains résidant à Paris, que nous croyons utile de reproduire.

M. J. Story peint le portrait, destiné à la Royal Academy de Londres, de lord Vernon. M. Walter Gay exposera au Salon, ainsi que M. G. A. Reid, qui enverra un tableau important *Chemin au soleil*. Miss. K. H. Graetorex et Miss E. E. Graetorex exposeront au nouveau Salon, où M. F. Bladen Snyder compte envoyer plusieurs œuvres.

M. Mac Ewen est revenu de Hollande avec plusieurs œuvres destinées au Salon.

M. Gifford Dyer exposera une vue de Venise et M. G. P. A. Healy sera également représenté au nouveau Salon.

M. C. H. Freeman, Miss Benlah Skong, M. Ogden Wood, M. Henry Bacon ne pourront exposer, n'ayant pu finir à temps les tableaux que ces artistes se proposent d'envoyer aux Salons.

— MM. Ridgway Knight, E. L. Weeks, Humphrey Moore, Julian Story, Henry Mosler, P. A. Gross, Valter M. Ewen, Ch. Sprague Pearce, J. Rolshoven, Gari Melchers, A. A. Anderson, M^{me} Wentworth prendront part à l'Exposition de Berlin.

— Le journal *Paris-Canada* a consacré depuis quelque temps des articles aux principaux artistes du Canada. Il annonce que le peintre J. C. Franchère, de Montréal, élève de l'Académie Sainte-Marie, exécute une Transfiguration pour l'église Notre-Dame de Montréal.

Ludger Larose, de Montréal, élève de J. P. Laurens, a également reçu la commande d'un tableau pour l'église Notre-Dame de Montréal. Charles Alexander, de Toronto, élève de Gérôme et Joseph Saint-Charles exécutent en ce moment diverses commandes de tableaux pour leur pays.

Le sculpteur Philippe Hébert, qui a fait les statues de sir George A. Cartier, ancien premier ministre du Canada, et de lord Elgin, ancien gouverneur général, a reçu plusieurs commandes importantes pour Notre-Dame de Montréal.

ETRANGER

ALLEMAGNE. — Au palais grand ducal de Darmstadt on a inauguré la salle spécialement réservée au célèbre Holbein. Une *Madone* est exposée dans un milieu reproduisant fidèlement une salle de l'époque du maître.

A l'occasion de ce nouvel hommage au grand peintre, le Dr Schneider de Mainz a publié une notice historique sur cette *Madone* de Holbein mentionnant que Holbein fit ce tableau à la demande du bourgmestre de Bâle, Jacob Meyer, décédé en 1529. Le tableau resta dans la famille du bourgmestre jusqu'en 1606, fut acheté ensuite par un amateur hollandais. Le tableau resta en Hollande jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, et appartenait à cette dernière époque à la famille Cromhout d'Amsterdam, dont les armoiries ornent encore aujourd'hui le cadre du tableau. Aucune mention n'est faite du tableau, à partir de cette époque, jusqu'à l'année 1822, lorsque le tableau échut en héritage au marchand de tableaux Delahante à Paris. Celui-ci le vendit au prince Guillaume de Prusse, qui le légua à sa fille, la princesse Charles de Hesse, et depuis le tableau est resté dans la famille des grands ducs de Hesse.

— On nous écrit que le très beau Ruysdael, acheté dernièrement par le Dr Bode pour le Musée de Berlin, provient de la collection Wells de Manchester. Le Dr Bode a également acheté une étude de Rembrandt, *Portrait d'un Vieillard*, et un beau Ter Burg, représentant deux dames faisant de la musique.

— La *Gazette de Cologne* du 22 mars consacrait deux colonnes démontrant la rivalité qui se manifeste actuellement au sujet des beaux-arts, entre les villes de Berlin et de Munich. L'auteur de l'article fait ressortir le caractère dominant de l'art et la manière dont on le comprend en ces deux villes.

A Munich, où la vie est tout en dehors, le caractère plus expansif, l'artiste a ses coudées franches et rien ne le gêne; à Berlin, les coteries, la vie de salon, les intrigues, les protections donnent aux artistes un caractère plus compassé, plus froid que celui de ses confrères de Bavière. La *Gazette de Cologne* regrette beaucoup pour les artistes de l'Allemagne du Nord que l'élément français se soit décidé à une abstention très fâcheuse pour le mouvement artistique, lors de la prochaine exposition à Berlin.

— Le Kunstverein de Munich expose des tableaux allégoriques de Bruno Piglhein.

— Le Kunstverein de Hambourg a commandé au sculpteur Kumm l'exécution en marbre de sa statue *Jeune homme* dont la maquette a obtenu un vif succès au Kunstverein.

— L'Empereur a acheté pour le musée d'ethnographie de Berlin le portrait de Schliemann, peint par Sidney Hodges lors du dernier voyage à Londres du célèbre explorateur.

— Le Dr H. Thode quittera le 1^{er} juillet prochain ses fonctions de directeur du Musée Staedel, à Francfort.

— La *Sainte-Cécile* de Rubens, au musée de Berlin, dont il n'existait jusqu'à présent, en fait de reproduction, qu'une fort mauvaise lithographie, sera bientôt interprétée par une gravure due au burin de Gustave Eilers.

AUTRICHE. — L'Exposition du Cercle artistique de Vienne continue son succès par plusieurs ventes, notamment des tableaux de Weninger-Ingenheim, Marie Darnaut, Schödl et Ludwig Koch.

ESPAGNE. — Des artistes belges, italiens et espagnols résidant à Rome prendront part à l'Exposition de Barcelone.

ETATS-UNIS. — La statue de S. S. Cox, commandée par la corporation des facteurs des postes des Etats-Unis, vient d'être achevée par miss Louise Lawson, et sera inaugurée au Central Park à New-York, le 4 juillet prochain.

— Le Musée Métropolitain de New-York a décidé d'ouvrir une souscription de 500,000 francs, pour la formation d'une collection de moulages en plâtre, d'après les principaux monuments antiques. Une somme de 200,000 francs est déjà réunie.

— Miss Harding vient de publier la biographie de son père, le peintre de portraits Chester Harding, qui eut pour modèles Madison, Monroe, J.-Q. Adams, Marshall, Wirt, Harry Clay, Calhoun, Webster et les Lawrence de Boston.

— Dans les galeries de MM. Delmonico et Kohn, à New-York, se trouvent exposés en ce moment plusieurs tableaux remarquables. Un superbe Corot, *Sur les hauteurs de Ville-d'Array*, provenant de la collection Michel de Trétaigne; un beau Delacroix, *Lion dans un ravin*, provenant de la vente Hartmann; un Rousseau, *Forêt de Fontainebleau*, provenant de la collection Sensier; plusieurs tableaux importants de Cazin et de Lerolle.

— A propos de Lerolle, il s'est produit une erreur fort grossière dans la liste des prix de la vente Seney, publiée par le *Sun* et reproduite par les journaux de Paris. Son tableau n^o 30, la *Voyageuse*, a été adjugé à 6,500 fr. et non pas à 65,000 francs. Une erreur analogue a été commise pour le Knaus n^o 40, *Une rose rustique*, adjugé 8,500 et non pas 85,000 francs. On a simplement ajouté un 0 aux vrais chiffres.

ITALIE. — L'artiste américain William Story termine à Rome un médaillon pour la tombe de Théodore Parker, à Florence. On remarque parmi les signatures de la souscription à cet hommage commémoratif, celles de Ernest Renan et de Björnsterne Björnson.

— La reine d'Italie a visité à Rome la fonderie où sera coulé le monument exécuté par le sculpteur américain Simmons, en l'honneur de la marine et de l'armée américaines, monument où figurent plusieurs amiraux et généraux américains, d'une ressemblance parfaite.

PAYS-BAS. — La reine a accepté le protectorat de la Société « Rembrandt » fondée dans le but de conserver à la Hollande les chefs-d'œuvre des anciens maîtres hollandais. Cette Société comprend deux cent cinquante membres fondateurs et dispose d'un capital destiné à l'achat de tableaux que la Société offre aux musées du pays.

RUSSIE. — Par suite de la mort du grand-duc Nicolas, on craint que la célèbre galerie de Leuchtenberg ne reste plus bien longtemps à l'Académie impériale de Saint-Petersbourg. Cette collection est composée de deux cent cinquante tableaux de valeur, pour la plupart réunis par Eugene de Beauharnais, lorsque ce prince était vice-roi d'Italie. La collection resta à Munich jusqu'à l'époque du mariage de la grande-duchesse Marie, mere du grand-duc Nicolas. La galerie fut transportée ensuite à Saint-Petersbourg, et en dernier lieu échut en héritage à l'un des frères du grand-duc.

— D'après le *Norvøi Vretnia* de Saint-Petersbourg, les professeurs de l'Académie des Beaux-Arts prendront désormais une part plus active aux travaux de leurs élèves, et ne borneront plus leur rôle à une simple surveillance. On s'appliquera aussi à faire étudier aux élèves, d'une manière plus complète, les maîtres et les galeries de tableaux de l'étranger.

LA MUSIQUE

Nous avons, précédemment, donné un aperçu de la saison actuelle aux Concerts du Conservatoire. Disons aujourd'hui quelque chose des principales nouveautés qui nous ont été offertes par M. Colonne aux Concerts du Châtelet. Il nous restera à nous occuper, incessamment, de la campagne de M. Lamoureux, à la tête de ses vaillants artistes du cirque des Champs-Elysées.

C'est par une petite *Suite d'orchestre* de M^{lle} Chaminade, tirée d'un ballet de l'auteur, intitulé *Callirhoé*, que M. Colonne a ouvert la série. Il y avait là, pour mon goût, un peu trop de gentillesse; mais la sonorité n'en était pas sans agrément. Puis est venue une *Scène au camp*, de M. Paul Lacombe, « adaptation symphonique d'une scène extraite d'un drame inédit ». J'avoue n'avoir point aimé cette page décousue et bruyante. M. Paul

Lacombe, qui est un musicien excellent, ne devrait pas hasarder au concert des fragments dramatiques, même « adaptés symphoniquement ». Le théâtre a ses exigences et le concert a ses lois. On a peu compris le plan de son morceau, et lui-même conviendra qu'il était difficile à comprendre. Cette musique, où la symphonie a moins de part qu'on ne l'affirme, doit répondre à des mouvements scéniques, à des figures d'action que nous ne saurions deviner.

L'Association du Châtelet a fait applaudir ensuite la délicieuse et curieuse musique écrite par M. Gabriel Fauré pour la représentation du *Caligula* d'Alexandre Dumas, à l'Odéon. Ces brefs épisodes s'enchaînent dans un drame sans relever proprement de l'art dramatique. Ils gardent au concert toute leur saveur. M. Fauré n'a rien imaginé de plus charmant que le chœur des Heures du Jour et de la Nuit. On est vraiment dans l'harmonie du rêve.

Je n'ai nulle envie de m'étendre sur le *Réveil de Galathée*, scène de M. Gabriel Pierné, chantée par M^{lle} Marcella Pregi. L'introduction est un pur pastiche de la manière de M. Massenet; l'andante n'a qu'un charme fade et le finale dépasse tout en banalité. Heureusement, M^{lle} Pregi nous a fait entendre dans la même séance, une ballade absolument exquise de M. Arthur Coquard : *Haï-Luli*. Cette pièce, dont les paroles s'empruntent aux *Prisonniers du Caucase*, de Xavier de Maistre, est une plainte de jeune fille, en trois strophes, où la mélancolie s'aiguillonne, çà et là, de révolte. Le cor anglais donne à tout l'accompagnement une couleur profondément rêveuse. Les sonorités du quatuor s'isolent dans la première strophe, s'amplifient à la seconde, des timbres du cor et du basson, et se renforcent jusqu'à la fin, par une progression douce. L'emploi des fausses relations dites de triton contribue au caractère étrangement poétique de l'œuvre. Il me souvient du temps où ce moyen était traité de barbarie, même par M. Gounod, qui en a fait usage dans *Mors et Vita*, et par M. Saint-Saëns, qui s'en est largement servi dans son *Scherzo*, pour deux pianos. M. Gabriel Fauré, duquel je louais ci-dessus, la ravissante partition de *Caligula*, ne recule pas davantage devant ces altérations typiques de la gamme. La musique est désormais un art libre... Mais il n'appartient qu'aux vrais musiciens de tirer parti de la liberté. M. Coquard dans son *Haï-Luli* a été particulièrement heureux.

Nous avons encore à tenir compte d'une *Fantaisie* pour piano et orchestre, de M. Périlhou, magnifiquement exécutée par M. Diémer. On y retrouve, un peu plus que de raison, l'influence de M. Saint-Saëns. L'auteur y a néanmoins prêté au clavier une puissance assez inattendue, en faisant dominer un *forte* d'orchestre de gammes précipitées à quatre octaves.

Mais voici que les dernières séances nous apportent leur contingent varié. M^{lle} Augusta Holmes fait jouer sa suite symphonique au *Pays bleu*, dont le second morceau *En mer*, avec son dialogue de violoncelles et de violons accompagné par des voix humaines est d'une particulière poésie. M. Chabrier nous offre enfin la primeur d'une ode pour chœurs, solos et orchestre, *A la Musique*, extrêmement recherchée, d'une harmonie et d'une incontestable élévation de style. Je ne cite que pour mémoire le poème symphonique de M. Pfeiffer, qui a pour titre : *Marine*. Mais il faut bien faire la part de tout.

L. DE FOURCAUD.

THÉÂTRES & CONCERTS

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *Mariage blanc*. — Nous souhaitons à la Comédie-Française, fort éprouvée par la suppression de *Thermidor*, de trouver dans le *Mariage blanc*, de M. Jules Lemaitre, une compensation aux lourdes pertes qu'amène avec soi l'arrêt ministériel.

Cependant, nous ne croyons pas que le public raffiné, ou plutôt ce qui reste de gens de goût et de bon ton, hotes assidus de la Comédie, trouvent une satisfaction dans cette œuvre, intensive dans la chasteté même de son sujet. C'est le fin du fin de l'innocence, s'alliant au scepticisme et peut-être aussi à la curiosité malsaine d'un viveur fourbu que rien plus n'émousse et qui cherche dans un mariage blanc avec une poitrinaire une émotion inépuisée.

Tout cela est écrit dans une langue adroite, délicate, imagée, exquise à l'oreille, langue débitée avec beaucoup d'art par M^{lle} Reichenberg et M^{lle} Pierson et par M. Febvre.

Nous aimons moins M^{lle} Marsy que ses allures, sa beauté et sa voix ont semblé réserver à un personnage moins dramatique et moins enfiévré.

PORTÉ-SAINT-MARTIN. — *L'Impératrice Faustine*. — Le drame romantique en cinq actes de M. Rzewuski a été accueilli avec faveur par le public de la première représentation et nous souhaitons à l'auteur que le grand public ratifie ce succès du premier soir.

L'œuvre est d'un homme qui a le sens du théâtre; elle renferme des pages traitées avec vigueur; et de belles pensées, sobrement exprimées, désarment les critiques qu'on serait en droit d'adresser à l'écrivain.

Faustine est personnifiée par M^{lle} Hading, très belle, très élégante; mais ses moyens d'exécution ne sont pas suffisants pour lui permettre de tenir complètement ce rôle écrasant. M. Pierre Berton est très bien dans le rôle de Marc Aurèle et M. Fabréges joue Cassius avec une conviction dont il faut lui savoir gré.

Rien à dire des autres interprètes.

Mais ce qu'il faut louer sans réserve, c'est la mise en scène somptueuse et très artistique que M. Duquesnel a réservée à *L'Impératrice Faustine*. L'acte du Forum où le peuple se mêle à l'action, jouant un rôle shakespearien, est d'un grand intérêt.

Le goût très artistique avec lequel a été monté le drame de M. Rzewuski et le luxe de décoration dont il a été l'objet conduisent à penser que M. Duquesnel, avant d'abandonner la direction de la Porte-Saint-Martin, a voulu laisser au public les regrets d'une munificence directoriale incessamment prodigue et toujours curieuse au point de vue de l'Art.

* Samedi, 28, à l'Opéra-Comique, deuxième concert spirituel avec le concours de M^{lle} Risley, contralto, qui chantera avec M^{lle} Simonnet, MM. Gibert et Fournets, la *Messe de Requiem* de Verdi. Au programme figurent encore des œuvres de MM. Reyer, Massenet, Ambroise Thomas et Ch. Gounod.

* A Saint-Eustache, le jour de Pâques, première exécution de la *Messe de la Résurrection*, de Félix Godefroid, dirigée par Jules Steenman.

* Au Conservatoire, samedi soir, à huit heures et demie, concert spirituel.

Symphonie hébraïque (Beethoven); *Saint François d'Assise* (Ch. Gounod), par MM. Sellier et Auguez; air du *Rossignol de l'Allegro ed il Penseroso* (Handel), par M^{lle} Melba; prélude du *Tristan et Yseult* (R. Wagner); *Inflammatus du Stabat* (Rossini), par M^{lle} Melba; ouverture d'*Athalie* (Mendelssohn).

Le concert sous la direction de M. J. Garcin.

LES ACADEMIES

ACADÉMIE FRANÇAISE. — Une élection aura lieu très prochainement pour remplacer Octave Feuillet décédé. La nouvelle circule, persistante, qu'une campagne serait menée pour faire échouer la candidature de M. E. Zola au profit de M. Pierre Loti qui dernièrement se retirait devant M. de Freycinet.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — L'Académie a décerné le prix Gégner, d'une valeur de 4,000 fr., à M. Léon Jouvin, sous-inspecteur de l'enregistrement à Paris, et le prix Le Dissez de Pennarun, d'une valeur de 2,000 fr., à M. Albert Waddington, maître de conférence à la faculté des lettres de Lyon pour son livre : *L'Acquisition de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern*.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS. — L'Académie a procédé samedi à l'élection d'un membre de la section de musique, en remplacement de M. Leo Delibes. M. Guiraud a été élu au premier tour de scrutin, par 25 voix contre 8, à M. Paladilhe et une à M. Victorin Joncières.

Les candidats au fauteuil étaient MM. Guiraud, Paladilhe, Victorin Joncières et Emile Pessard.

La section de peinture présente comme candidats en remplacement de Meissonnier : en première ligne, M. J.-P. Laurens; en deuxième ligne, M. Lefebvre; en troisième ligne, M. Detaille.

L'élection aura lieu dans quinze jours, l'Académie ne tenant pas séance le samedi-saint.

NÉCROLOGIE

— HOSHEDÉ, critique d'art, directeur pour la partie artistique du Magazine français, mort à l'âge de cinquante-trois ans.

M. Hoshédé avait été l'un des fondateurs du *Heure IV* et avait collaboré à un grand nombre de journaux.

— E. V. GODDUNE, peintre d'histoire et de portraits, dont les premiers succès datent de 1852, mort à Saint-Petersbourg à l'âge de soixante-six ans.

— Victor van HOVE, peintre de genre, mort à Bruxelles à l'âge de soixante-quatre ans.

— Antoine EISERI, peintre italien, mort à Florence à l'âge de soixante-dix ans.

BIBLIOGRAPHIE

La Conque, anthologie des plus jeunes poètes, recueil qui renferme des pièces entièrement inédites, a publié sa première livraison le 15 mars dernier. Douze livraisons tirées à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe, paraîtront du 15 mars au 1^{er} septembre 1891.

Chaque livraison se vend 10 francs. L'abonnement à la série complète des livraisons de *la Conque*, qui ne sera jamais ni continuée ni réimprimée, est de 100 francs.

Chaque livraison sera précédée d'un frontispice en vers inédits, d'un des poètes les plus justement admirés de ce temps.

Dans le numéro du 15 mars a paru : *Soleils! poussières d'or*, de M. Leconte de Lisle.

Paraîtront ensuite :

L'Œuvre sacrée, de M. Léon Dierx. — *Un nouvel Eventail*, de M. Stéphane Mallarmé. — *Deux Sonnets*, de M. José Maria de Herédia. — *Le Mois de Marie*, de M. Paul Verlaine, etc., etc.

EXPOSITIONS ET VENTES

HOTEL DROUOT. — Le total de la vente des peintures, estampes et livres japonais composant la collection Ph. Burty a produit près de 50,000 francs.

Les pièces d'une intéressante série de miniatures indo-persanes se sont vendues entre 50 et 200 francs chacune.

Un album d'études d'oiseaux à l'aquarelle est monté à 2,200 francs; une aquarelle de Hokusai, 300 francs; un très curieux album de tortues, peint par Tô-nan, 260 francs; un poisson, à l'encre de Chine, par Sosen, 470 francs; un paravent de Kiosai, 350 francs.

Les recueils de Sourimono se sont fort bien vendus. Nous citerons, entre autres, une magnifique série de 28 sourimono de Hokusai, montés sur fond d'or, 330 francs; un autre recueil du même artiste, 450 francs; les 36 vues de *Fouçigama*, du même, en couleurs 360 francs.

Un album de Torii Kiyomitsou, l'un des fondateurs de l'imagerie en couleurs, s'est vendu 135 francs; un autre, de Hanabousa Itschô, le grand maître humoristique du XVIII^e siècle, 220 francs; une précieuse série de portraits d'acteurs, de Shounsho, 155 francs; des albums d'Outamaro, 270 et 205 francs; le *Miroir de la Maison perdue*, en 3 vol., bel exemplaire de second tirage, par Shounsho, 560 francs; trois planches magnifiques d'Outamaro, les *Baigneuses*, également de second tirage, 1,005 francs; une série de vues du Tokaido, par Hiroshighé, le grand paysagiste, 155 francs; les 56 Vues du Tokaido, par le même, 370 francs, superbe exemplaire de premier tirage; le *Yedo Meisho*, 125 francs, et des paysages des environs de Yedo, 95 francs, par le même.

— Le lundi 6 avril prochain, salle n° 3, à 2 heures, par le ministère de M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, assisté de M. Charles Mannheim, expert, vente de faïences anciennes, françaises, italiennes, hollandaises; de tableaux et dessins anciens et modernes et de quelques objets d'art provenant du Grenier de Charles Cousin, vice-président de la Société des Amis des Livres et de la Société des Bibliophiles contemporains.

Expositions : particulière, le samedi 4 avril; publique, le dimanche 5 avril.

— Les mardi 7, mercredi 8, jeudi 9, vendredi 10 et samedi 11 avril, salle n° 3, à 2 heures, par le ministère de M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, assisté de M. Durel, libraire, vente de livres et manuscrits, la plupart rares et précieux, provenant du Grenier de Charles Cousin.

Expositions : à la librairie Durel, rue de l'Ancienne-Comédie, du lundi 23 au mardi 31 mars; à l'Hotel Drouot : particulière, le samedi, 4 avril; publique, le dimanche 5 avril.

GALERIES DURAND-RUEL. — Aujourd'hui samedi, clôture de la vente des objets d'art japonais formant la collection Ph. Burty.

— Du 5 au 30 avril, exposition de la Société de peintres-graveurs français.

— On annonce une exposition des peintres de chasse et de vénerie, exposition due à l'initiative des présidents MM. Jules-Bertrand Gélibert et le comte de Clermont Gallierand et dont la présidence d'honneur a été acceptée par M^{me} la duchesse d'Uzès.

— Mercredi dernier a eu lieu l'ouverture de l'Exposition du *Courrier Français*, dans le Jardin d'Hiver de l'Elysée-Montmartre. Notre confrère, M. Jules Roques, a réuni près de douze cents dessins originaux — parmi

lesquels des dessins inédits qui n'ont pu paraître par crainte des poursuites du parquet — des artistes les plus estimés : Forain, Willette, Heidbrinck, Pille, Legrand, Lunel, Uzès, etc.

Cette Exposition restera ouverte *tous les jours* jusqu'à fin avril, de midi à six heures. Le soir, Exposition-Concert de huit heures à minuit.

FINANCES

Paris, le 25 mars 1891.

Le marché est au calme plat et les quelques transactions auxquelles donnent lieu les rentes françaises ne déplacent pas sensiblement le niveau des cours.

A Londres, le taux des reports n'a pas excédé 3 1/2 0/0.

Nos rentes sont plus discutées. Le 3 0/0 finit à 95.02; le Nouveau cote 93.80; l'Amortissable est à 95.90; le 4 1/2 0/0 par contre a perdu 0.35 dans la huitaine à 105.20.

Les *Fonds Etrangers* sont en général plus offerts :

La Rente italienne subit des fluctuations qui la ramènent à 94.75 en perte de 0.40; l'Extérieure espagnole passe à 78 5/32; l'Unifiée égyptienne se maintient à 495.62; le Turc est peu mouvementé et enregistre le cours de 19.07 en clôture; la Banque Ottomane est moins bien tenue à 624.68; le Hongrois a peu varié pendant la semaine. Aujourd'hui nous le retrouvons à 93 1/16; le Portugais s'établit à 56 1/2.

Les Fonds russes 4 0/0 s'écartent peu du pair. L'Oriental 5 0/0 se tient aux environs de 78 1/4.

Les *Valeurs de crédit* ont des fortunes diverses :

La Banque de France est calme et reste à 4,340 comme précédemment; le Crédit Foncier reste bien faible entre 1,273.75 et 1,275; la Banque d'Escompte, très attaquée la semaine dernière, a repris une meilleure attitude et nous la retrouvons aux environs de 533.75 et 535.

Le Comptoir national d'Escompte est très ferme à 645 fr.

MM. les actionnaires du Comptoir national d'Escompte de Paris sont convoqués en Assemblée générale annuelle ordinaire le *jeudi 9 avril 1891*, à trois heures de relevée, au siège social, 14, rue Bergère.

La Banque de Paris et des Pays-Bas inscrit le cours de 823.75 en perte de 5 fr.

La Société des Dépôts et Comptes courants fait 330 au comptant. Une note dont l'origine est suspecte laisse espérer que les administrateurs provisoires, pourront se dispenser de faire un appel de fonds.

Le Crédit Lyonnais a reconquis ces jours derniers le cours de 800 fr. Cette dernière séance le laisse à 788.75.

Un coupon de 12.50 a été détaché aujourd'hui, ce qui le porte à 801.25. Les *Valeurs industrielles* sont peu mouvementées.

Voici les cours de clôture :

Suez, 2,470; Gaz, 1,460; Panama, 34; Dynamite, 521.25; Métaux, 73.

Le Rio s'est un moment relevé à 586.25 et reste à 583.12. Sur le *petit marché en banque*, les *Paris Tunisiennes* ont fait bonne contenance et les échanges ont eu lieu entre 4 et 5 fr. On sait que ces parts ont droit à 50 0/0 des bénéfices nets sur une exploitation agricole de 2,000 hectares en Tunisie.

G. MÉZIÈRE.

DURAND-RUEL

EXPERT

Tableaux Anciens et Modernes

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

16, rue Laffitte et 11, rue Le Peletier

MAISON A NEW-YORK, 315, Fifth Avenue

La Maison qui compte des correspondants dans toutes les grandes villes de l'Europe et du Nouveau-Monde, se charge d'être l'intermédiaire pour l'achat, la vente et l'échange de tous les Tableaux anciens et modernes, des Objets d'art, etc.

T. HAYASHI

Rue de la Victoire, 65

PARIS

OBJETS D'ART ANCIENS DU JAPON

KAKEMONOS
LAQUES
CÉRAMIQUES
BRODERIES
ARMES

ESTAMPES
BOIS SCULPTES
BRONZES
ÉTOFFES
ARMURES

Pièces de Montures de Sabres, etc., etc.

Charles Maillet

RELIEUR EN TOUS GENRES

*Spécialité pour Journaux illustrés
Musique.*

SYSTÈME PERFECTIONNÉ

MACHINES AMÉRICAINES

36, Rue des Petits-Champs

PARIS

L'ART MODERNE

Paraissant le Dimanche

Revue critique des Arts et de la Littérature

Comité de Rédaction :

OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD
ÉMILE VERHAEREN

Abonnements : Belgique, un an, 10 fr.

— Union Postale 13 fr.

Adresser toutes les communications à l'Administration générale de L'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

VITRAUX ARTISTIQUES

HENRI BABONEAU

Peintre Verrier

Expert près les Tribunaux

13, Rue des Abbesses, 13

PARIS

ART & CRITIQUE

COLLECTION COMPLÈTE de la Revue
Art et Critique, 84 numéros, années
1889-1890 50 fr.

L'ECHÉANCE, précédée d'une étude sur
le *Théâtre vivant*, par Jean Jullien, édi-
tion d'*Art et Critique* 2 fr.

Sur papier de couleur 20 fr.

S'adresser aux bureaux de l'Art dans
les Deux Mondes.